

MARIE-SABINE ROGER

LES
ENCOMBRANTS

nouvelles

BABEL

ÉLIETTE ET LÉONARD

Elle n'a jamais compris comment faire un bouquet. Elle fait des vracs de fleurs. Des fagots dans des vases. Elle a beau reculer ensuite, revenir, corriger, c'est moche, c'est bancal.

Voilà encore une incapacité. Elle en a d'autres. C'est pour ça que je l'aime.

Je ne me moque pas : je la connais, c'est tout. Depuis le temps, je la connais.

Elle s'énerve sur ces feuillages, ça lui pique les doigts. Elle piaille.

— Allons bon, il est bien petit, ce pot ! Pourquoi est-ce que j'ai pris un pot comme ça, moi ? Si je les mettais dans celui-là, plutôt ? Et voilà, ce coup-ci, c'est trop grand !

Elle s'applique à créer un décor, quelque chose de bien. Oh oui, elle s'applique ! Elle est fébrile depuis deux jours. Depuis qu'ils ont téléphoné.

Comme elle met toujours le haut-parleur, parce qu'elle est un peu sourde, j'en ai bien profité.

“On rentre de vacances, on passera mardi. C'est sur notre chemin... Oui, c'est ce que je te dis : on vient... Avec les petits, oui... Les deux, oui. A cinq heures... Mais non, voyons : du soir.”

Ils n'étaient pas venus depuis... Combien déjà ?
Les salopards.

Un simple coup de fil : la voilà qui s'active, remet son cœur en mouvement. Il y a tellement à faire. Passer l'aspirateur, le chiffon. Enlever les moutons planqués sous la bergère. Secouer les plumes à son lit. Arranger les tutti quanti.

Elle me met la tête en manège à tourner, virer, comme ça. Monter, descendre, remonter. Et clap-clap dans l'escalier, les semelles de ses pantoufles. Parfois elle s'arrête, essoufflée, les mains au creux des reins, en ceinture de force. Elle cherche l'air. Elle rit.

— Tu pourrais m'aider, Léonard, au lieu de me regarder faire, avec ton air de dire !

Mais oui, bien sûr... L'aider...

Surtout pour cette engeance-là !

Ils restent des mois – *des années* – sans venir. On est tranquilles dans l'oubli, on se blottit. On est au calme. Son grand fauteuil au coin du feu, le bordel sur les étagères, la soupe qui chuchote et révisé à feu doux ses vapeurs de légumes et de couenne. Elle qui va, qui vient, et qui papote. Trop, d'ailleurs, elle me soûle. Mais j'aime bien sa voix fêlée, ses gestes vifs et doux à la fois, cette odeur d'elle. Elle sent l'épluchure de fruits, le pain rassis et l'herbe sèche.

J'ai faim, à peine je la vois.

Et puis voilà qu'ils s'annoncent, les autres ! Et ça y est : elle est tout émue. Elle s'énerve, elle fait du bruit. Tire les chaises, et frotte, et range. Fait briller. Elle est prête au débarquement, à l'oubli immédiat des jours de solitude, au cake dans le four, aux bras

ouverts. Elle ne me déçoit pas, non : elle m'exaspère. Elle bavarde, elle jacasse, elle me couvre de bruits, elle me parle autour. Mais calme-toi, ma grosse poule ! Comme s'ils en valaient la peine, ces gens-là...

— Tu es content, Léonard ? Tu te rends compte, hein : qui c'est qui va venir nous voir ?

Des cons.

Une bande de cons égoïstes, bruyants, qui vont s'asseoir sur ton fauteuil, lécher le fond des plats et tant pis pour les restes. Tout recenser, de leur regard crochu.

Poser de-ci, de-là, leurs questions innocentes, *Tu y es bien, dans ce fauteuil, là ? Ton vieux fauteuil voltaire, tu y es bien ? Ils en font des drôlement mieux, maintenant, tu sais... Plus confortables... Si tu veux t'en débarrasser, on le met dans le break, et on va t'en chercher un autre, à Confo. Non ? Tu tiens à garder celui-là ? Tu y es habituée ?... Bah, ça, depuis le temps, faut dire. Enfin bon, c'est toi qui vois, hein ? On va pas t'obliger, non plus...*

Je ne dis presque rien, quand ils sont là. Mais je comprends leurs mots, et ce qu'ils veulent dire.

Je les entends, je les entends. Et elle ne répond rien, ma pauvre vieille barge. Elle garde son doux sourire et son œil innocent, tout plein d'affection et de sollicitude. Elle fait la sourde oreille. Il en faut, pour ne pas la sentir, l'avarice du cœur, chez l'autre, et même quand on aime. Il en faut.

Est-ce qu'elle ne voit rien ? Vraiment rien ?

Ou bien est-ce que l'amour est à ce prix ? Mais pourquoi donc est-ce qu'elle les aime ainsi ?...

— C'est ma famille, Léonard. C'est ma famille, tu comprends ? Ce sont mes seuls petits-enfants. Alors je peux bien les gâter, quand ils viennent...

Les gâter ? Mais ils le sont déjà, gâtés. Pourris, jusqu'au trognon.

— Hein, Léonard ? Et puis ça te fait plaisir, à toi aussi, d'avoir de la visite, pas vrai ?

Bien sûr que non, mon vieux débris. Ton déplumé de petit-fils, sa dinde et leur couvée me hérissent les plumes. Ce serait moi, j'irais noyer tout ça. Surtout le gosse. Il est trop familier, il fait comme chez lui. Il m'ébouriffe.

Eliette continue, elle exulte. Elle n'en fait pas autant pour moi, ça non.

— Si je m'attendais à les voir ! Et leur garçon, on ne va pas le reconnaître ! Et la petite ? ! Mon Dieu, mon Dieu, et la petite ! Elle qui était dans un couffin, la dernière fois... Tu te souviens ?

Très bien. Elle sentait le pipi. Elle braillait beaucoup. J'avais horreur de ça.

— Elle doit trotter partout, à cette heure !

C'est justement ce qui m'inquiète.

— Je suis sûre que tu es content ! Non ?

— J'ai mal à la tête.

— Tu dis ça, mais dans le fond, tu es content. Je te connais.

Eh bien, si ça l'arrange...

Elle m'agace, Eliette, aujourd'hui. Je ne peux plus supporter ce chambard, ça me stresse.

Voilà qu'elle ouvre en grand les portes, les volets. Fait des courants d'air qui me glacent. Maligne, comment tu t'y prendras, tout à l'heure, pour refermer tes contrevents ? Avec ce vent, qui arrache les battants de tes mains, qui les fait claquer, les fracasse. Tu sais bien que tu n'y arrives plus toute seule ! Compte pas sur moi, en tout cas.

Tu seras bonne pour aller chercher la voisine, cette sale perruche. Elle me regardera, la mine dégoûtée, de son air de penser que je suis un fardeau. Mais je m'en bats l'aile, moi, de ce qu'elle pense. Je m'en bats l'aile. Vieille peau !...

Ou bien elle enverra son coq de basse-cour, ce vieux chapon sournois, toujours à pavaner sa crête, à donner des conseils aux gens : "Moi, Eliette, si j'étais vous..."

Ceux qui commencent en disant ça ne sont jamais – *jamais* – à la place des autres. "Moi, si j'étais vous..."

Si tu étais elle, tu la ramènerais moins, pauvre buse. Tu serais vieux, perclus, et tu vivrais tout seul. Sans courrier, sans visite, sans coup de téléphone. Sans rien de mieux à faire que les heures à passer. Tu la vivrais tout seul, ta vie de sablier. Tu la vivrais tout seul. Avec moi.

Il fait presque aussi froid que dehors, à présent ! Elle est folle. Qu'est-ce qui lui prend d'ouvrir en grand la chambre bleue ? On ne s'en sert jamais.

— La porte !

— Ah, ne crie pas, Léonard, s'il te plaît ! Tu pourrais être un peu patient, quand même ! Tu ne t'arranges pas, tu sais, en vieillissant...

Je ne m'arrange pas ? Parce qu'elle s'améliore, peut-être ? Tiens, qu'est-ce que je disais ! La voilà qui laisse tout en plan, portes et fenêtres ouvertes, et qui monte à l'étage avec une bassine.

— La porte ! La porte ! La porte !

— Mais ouiii ! Oh mais, attends ! Tu vois bien que j'ai les mains prises !

Et le cerveau, également.

On se connaît depuis plus de vingt ans. Toute une vie, en somme. Je peux bien l'avouer : vieillir à deux, c'est difficile. Je n'aime pas la voir s'user. Moi aussi, j'en prends pour mon compte, je sais. Mais c'est très différent pour moi. Très différent. Moi, je deviens plus sage. Je crie moins. Je ne vois plus les choses comme avant. Alors qu'elle... pauvre chose.

Elle traîne des pattes, elle ralentit. Elle rouille.

Quand on s'est rencontrés, elle trottait toute la journée, à ne jamais rester en place. Elle chantait à tue-tête, un vrai bonheur. Elle m'en a appris, des bleuettes. "*On n'a pas tous les jours vingt ans...*" Elle les a quatre fois, ses vingt ans, la poulette. Quatre fois et des miettes.

On s'est connus trop tard, voilà. Oh, elle est bonne ménagère, et gentille, avec ça ! Je ne peux rien lui reprocher. Mais elle commence à partir en quenouille. Elle me sert trois fois la même chose pour dîner. Elle oublie de manger. Elle sort acheter son pain après la fermeture, ou avant l'ouverture, aussi bien. Et elle

cause. Elle l'a toujours fait, c'est notre point commun. Mais avant, elle s'adressait à moi. Aujourd'hui, elle parpelège. Elle répond aux acteurs dans les films. Elle répète les mots après eux, en dodelinant de la tête. J'ai la migraine en stéréo.

J'ai beau lui faire "*Hum !*" elle s'en fout. A peine si elle baisse la voix.

Quand elle ne se fâche pas, elle aussi, c'est un comble !

— Oh, tu m'énerves, Léonard ! Laisse-moi vivre, à la fin !

Parfois je crie. J'ai des colères. D'autres fois, je l'ignore. Je regarde le ciel, par la fenêtre. Les envols de canards qui se taillent en V vers les chaleurs d'Afrique. Ma vie est d'un calme affligeant : jacasseries des pies dans le grand acacia, engueulades des chats. Trottements à petits pas de ma poule à moi, mon Eliette. Ou bien encore, je m'occupe. Je fais un peu de rangement. Je déteste les saletés, les pelures qui traînent. Elle n'aime pas trop ça, quand je range. Désolé : à mon âge, on va pas se refaire.

Elle piaille :

— Mais regarde-moi ce travail ! Il y en a partout, maintenant ! C'est toi qui vas tout balayer, peut-être ? Oh, franchement, tu exagères !

— Hum ! C'est comme ça ! C'est tout !...

— "C'est comme ça – c'est tout ! C'est comme ça – c'est tout !..." Justement non, ce n'est pas tout ! Mais ? ! Arrête ! Léonard, arrête ça ou je me fâche ! Je te préviens que je me fâche !

Fâche-toi. Fâche-toi. Pour ce que ça changera...
— C'est comme ça ! Hum ! C'est tout ! C'est
comme ça !
Et c'est tout.

La voilà qui descend l'escalier, maintenant. Qui redescend avec sa bassine de linge emplie au-delà du ras bord. Un bout de drap qui pend, à se prendre les pieds dedans.

Elle va tomber. Elle tombera, dans un cirque de cris aigus, de cognements aux murs. De choses qui dévalent. Elle tombera et restera sur le carreau. Et moi je serai seul. Vieux et seul. Seul dans cette maison, à crier pour personne. A ranger sans désordre. A mourir.

Bon, elle ne tombe pas aujourd'hui, peut-être, c'est d'accord. Mais demain ? Qu'est-ce qui dit qu'elle ne tombera pas, demain ?

En passant devant moi, elle me jette :

— Je sais ! Tu es en plein courant d'air ! Je vais te les refermer, va, tes fenêtres !

— Hum hum ! La pooooorte !

— Et la porte aussi, j'ai compris... ! Il faut bien que j'aère quand même... Tu es infernal, tu sais ! A t'entendre, on passerait sa vie enfermé ! Bon, tu veux ton goûter, je parie ? C'est vrai qu'il est déjà quatre heures... Oh mon Dieu, que ça passe vite.

Elle trouve ? Moi je trouve ça long, de la voir s'agiter, et me laisser dans les fenêtres et les portes ouvertes, en oubliant mon heure de goûter.

Vous croyez que ça la chiffonne ? Pensez-vous.
Elle me sourit :

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir te donner ?
Une pomme, ça te dirait ? Ou bien un peu de cake ?
Tu préfères du cake ?

— Une pomme.

— Tu es sûr ?

— Une pooooomme !

— Eh bien, d'accord... mais ne crie pas. Je ne crie pas. Pas du tout. Je m'exprime, c'est tout. Crier, c'est autre chose.

Je sais très bien le faire aussi.

Ces pommes ont une odeur, c'est extraordinaire ! Elle me les choisit avec soin, comme j'aime. Ce sont des pommes du jardin. Petites, un peu acides, mais juste ce qu'il faut, la chair ferme, juteuse.

Seulement aujourd'hui, elle ne goûte pas près de moi. Elle ne s'installe pas dans son fauteuil à portée de regard, sa grande tasse bleue posée sur les genoux. Non, voilà que de nouveau elle s'éloigne, elle m'abandonne et retourne dans sa cuisine, où elle parle bien fort pour me laisser croire qu'elle s'adresse à moi. Mais c'est à elle qu'elle parle.

— Je vais leur faire un pot-au-feu, pour ce soir. Ce serait bien, un pot-au-feu, tu ne crois pas ? Avec ce froid... Pauvres petits, ils auront faim, après toute cette route... Enfin, je te dis ça, je ne sais même pas d'où ils viennent. Ils ont seulement dit que nous étions "sur leur chemin". En partant d'où, ça, c'est

une autre affaire ! Ces jeunes, ils ne s'embarrassent jamais de détails... Bon, et voilà : je n'ai pas ce qu'il faut ! S'ils m'avaient prévenue, j'aurais fait des réserves...

Surtout pas. Ils te pilleraient, ma poulette. Des rapaces, je te le dis. Moins tu leur donnes, et mieux ça vaut. Et puis moi – *moi !* – est-ce que tu y penses ? Qu'est-ce qu'il me restera, si tu leur offres tout ? Je compte pour du beurre, moi ? C'est à peine si elle n'oublie pas de me donner ma pomme, sous prétexte que sa famille vient la voir.

Ah, sa famille, parlons-en !...

Quand les petits s'en vont, quand ils partent du nid, ils ne devraient plus revenir. Ce n'est pas normal qu'ils reviennent. Ils sont partis et c'est fini. Chacun sa vie.

Chez moi, on fait comme ça.

Elle sort de la cuisine avec l'air décidé. Je n'aime pas cet air-là, pas du tout. Elle dit :

— Allez, je vais à l'épicerie pour chercher ce qui manque.

Quoi ? A cette heure ? Avec ce froid ?

— Hum ! Hum ! Non-non-non.

Elle hausse les épaules.

— Je sais ce que tu penses, va : il est tard, et ça va geler. Ne me fais pas ton œil inquiet, comme ça, tout le temps ! C'est pénible, tu sais ? Je ferai vite,

c'est promis. Regarde la télé, en attendant : il y a les jeux. Tu veux que je mette les jeux ?

Pfff.

Elle ôte ses pantoufles. Elle met ses souliers noirs, son manteau. Elle a toujours de jolis gestes.

Des gestes précis, détaillés. Ça me charme, ça m'hypnotise. Je pourrais m'endormir, rien qu'à la regarder. Elle boutonne le col jusqu'en haut. Comment fait-elle pour rentrer ces gros boutons de bois dans ces petites fentes en laine ? C'est un mystère.

Elle arrange son vieux bonnet de laine épaisse, gris pâle comme ses cheveux. Regardez ça, cette coquette ! Elle veut séduire l'épicier ? Elle noue l'écharpe tricotée. Elle prend son cabas, met son porte-monnaie dans sa poche. Elle sort. Avec ce froid, elle sort.

Elle est folle.

— La porte !

Et je n'ai pas crié. J'ai juste parlé fort.

La porte se referme : Eliette disparaît. Elle s'éloigne sur le gravier. Et puis plus rien. Quand Eliette s'en va, la maison sonne creux. Je déteste quand elle me quitte.

Je penche un peu la tête, à gauche, à droite. Je détaille ce coin de ciel, gris ou bleu, c'est selon. Le rideau couleur mie de pain, le buffet sombre, les murs clairs. L'ensemble de mon univers. Je siffote, mais sans entrain. Je me racle la gorge, je range le bazar. Je remplis les minutes.